

Les petites bêtes qui montent
La pétrification de Vonsalkid

David Clerson

Number 13, Fall 2007

La littérature et l'animalité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2563ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Clerson, D. (2007). Les petites bêtes qui montent : la pétrification de Vonsalkid. *Contre-jour*, (13), 173–178.

Les petites bêtes qui montent

La pétrification de Vonsalkid

David Clerson

Sa sœur est venue trouver Vonsalkid qui dort debout sur son îlot. Elle a emprunté une passerelle métallique traversant les eaux et elle a marché jusqu'à lui. Son corps collé au sien, elle lui demande au creux de l'oreille : Tu en as entendu parler ? La question traverse Vonsalkid, mais ne s'arrête pas en lui. Elle la répète alors, à peine plus fort : Tu en as entendu parler ? Et un peu plus fort encore : Tu en as entendu parler ? Et la question vient chercher Vonsalkid dans sa torpeur. Il entrouvre les yeux, il frémit du bout des doigts et la question résonne en lui : Tu en as entendu parler ? C'est seulement alors que sa bouche s'entrouvre, hésitante, et laisse un souffle s'extirper de ses lèvres pour demander à son tour : Entendu parler de quoi ? La réponse à sa question est nette et vive : Mais d'elles ! et les lèvres de Vonsalkid murmurent : De qui ? Tu le sais bien !, lui répond sa sœur. Tu as entendu parler des petites bêtes qui montent ?

Vonsalkid courbe la tête et se gratte maladroitement le front. Si sa sœur a emprunté la passerelle pour venir le rejoindre sur son îlot, lui n'en a pas bougé depuis longtemps. Il n'est pas même sûr de se souvenir de la dernière fois. Était-ce à la mort de son père, quand il a définitivement cessé de bouger, comme pétrifié ? Il ne sait plus même s'il s'est déplacé à cette occasion. Était-ce plutôt pour aller visiter son petit frère ? Il entrevoit

sa silhouette. Il en conçoit une image incertaine, mouvante. Il ressent un certain sentiment fraternel, mais il ne peut déterminer clairement à l'égard de qui ou de quoi. Et puis, ce père et ce frère avaient-ils vraiment existé ? Était-ce plutôt cette sœur, elle qui le visitait parfois, qui lui avait parlé d'eux, qui lui avait laissé croire en leur existence ? Leur réalité est floue, intangible, mais les petites bêtes, elles, touchent Vonsalkid à vif. Il les ressent. Elles signifient quelque chose pour lui. Mais, ce quelque chose, il ne parvient pas à le nommer.

Vonsalkid et sa sœur restent figés. Le vent ne souffle pas autour d'eux. Ils n'entendent que les vagues qui se brisent sur l'îlot. Parfois, une motte de terre s'en détache et se perd dans les eaux. Vonsalkid dit :

— Les petites bêtes...

Sa sœur répond :

— Les petites bêtes qui montent.

Vonsalkid ferme les yeux, cherche à se couper de l'extérieur. Ne plus rien entendre ni ressentir. Le clapotis des vagues se fait plus discret, puis se tait tout à fait. Il ne voit que du noir. Il ne sent plus l'odeur de l'océan. Il se ferme en lui-même. Ne plus rien ressentir et oublier le temps. Ses yeux auraient pu ne plus s'ouvrir. Il aurait pu ne plus revoir sa sœur, ni entendre le clapotis des vagues, ni sentir le sol sous ses pieds, ni l'odeur de l'océan, mais quelque chose s'élève en lui, une présence lointaine, puis de plus en plus familière. Cela cogne en lui, frappe dans sa cage thoracique : un inconnu à sa porte. Son cœur bat lentement, mais bat encore et pour ne pas entendre que lui, pour ne pas se retrouver prisonnier, seul avec cette présence, il entrouvre les yeux. Sa sœur n'est plus là. Il ne l'a pas entendue partir. Lui reste immobile, les pieds fixés sur son îlot. Le temps se couvre. Il va bientôt pleuvoir. La passerelle grince. De jour en jour, de semaines en semaines, l'eau mange un peu plus l'îlot de Vonsalkid, motte après motte. Déjà, la passerelle n'a presque plus de sol auquel elle puisse s'accrocher. Déjà, Vonsalkid ne bouge plus d'un pouce et il anticipe le jour où il ne pourra plus le faire sans se mouiller les pieds, sans couler. Et puis, il y a les petites bêtes.

*

— Elles sont montées sur petit frère.

— Qui ça ?

— Ne fais pas l'idiot, tu le sais bien... Elles ont marché sur sa passerelle, jusqu'à son îlot. Elles ont chatouillé ses pieds, puis ses mollets et ses deux jambes, son sexe, son bassin, son torse, ses bras, son cou et elles se sont glissées dans tous les orifices de sa tête. Il s'est débattu, avec le peu d'énergie qu'il lui restait, avec une énergie que bientôt tu n'auras plus, toi, mon frère. Ne l'as-tu pas entendu crier ?

Vonsalkid acquiesce, mais il n'a rien entendu du tout.

Elle le regarde de haut en bas. Il a le teint un peu pâle, presque grisâtre, rocailleux.

— Viens avec moi, mon frère, mon îlot est plus grand que le tien et, ensemble, nous nous défendrons mieux des petites bêtes.

De la bouche de Vonsalkid ne sort aucune réponse. Sa langue est lourde, sclérosée, et ses lèvres scellées l'une à l'autre. Et puis, de toute façon, il ne sait trop ce qu'il aurait aimé répondre. Le soleil pèse. Des vagues se brisent sur l'îlot. La sœur de Vonsalkid repart sans avoir obtenu de réponse à sa proposition. Elle emprunte la passerelle qui, fragile, grince sous ses pas.

*

Aucune voix n'appelle Vonsalkid. Personne ne l'interpelle. Le vent souffle contre son corps. Des gouttes de pluie coulent sur son front. Il bouge imperceptiblement l'extrémité de son index. Un discret tremblement. Rien de plus. Devant lui, une passerelle part de son îlot, va en rejoindre un autre. Au loin, plusieurs d'entre elles s'entrecroisent. Elles forment un réseau reliant des asiles de terre. Il semble à Vonsalkid qu'il fut un temps où des gens empruntaient sa passerelle, venaient le visiter. C'était jadis. Il se souvient vaguement de sa sœur. Il la revoit, arrivant par la passerelle, d'abord toute petite, au loin, indistincte et anonyme, puis s'affirmant de plus en plus, de plus en plus nette. Mais Vonsalkid se demande si son

imagination ne le trompe pas ou s'il n'a pas seulement rêvé ces visites, simplement pour meubler l'espace. Vonsalkid est limité à son îlot. Lui seul le meuble et en lui bat son seul cœur. Sa présence rappelle à Vonsalkid son existence, l'empêche encore d'oublier qu'il vit et il garde son regard dirigé vers la passerelle, seule voie d'accès à son îlot. Il ne croit pas qu'une quelconque sœur le visite. Il ne l'attend pas, mais il ne cesse d'attendre. Il attend les petites bêtes. Il attend leur grouillement. Il sait qu'il viendra. Il n'y a aucun doute. Elles viendront les petites bêtes qui montent.

*

Il n'y a plus de place que pour les deux pieds de Vonsalkid, collés l'un à l'autre, sur l'îlot où ils reposent. Ses bras sont figés contre son corps. Parfois, une vague vient lui mouiller les pieds. La passerelle ne touche plus à son îlot. Elle ne mène nulle part. À moins qu'il ne s'agisse d'un point de vue pour venir assister à sa chute. Vonsalkid a d'abord vu une tache noire, au loin, sur la passerelle, puis la tache s'est rapprochée ; elle a pris vie. C'est une marée sombre, grouillante et rampante. Vonsalkid a vu les petites bêtes venir à lui. Pour l'instant, elles semblent bloquées au bout de la passerelle, juste devant l'eau, au bord du gouffre. Elles hésitent. L'une d'entre elles franchit le cap. Elle tombe dans l'eau, y patauge, coule à pic. Les autres se bousculent à l'arrière. Plonger ou ne pas plonger ? Mais elles ne peuvent rester en place. Quelque chose presse. Elles se poussent les unes les autres. C'est la cohue. Un grouillement. Une effervescence. Il faut que cela cesse. Alors elles foncent toutes dans le désordre et elles tombent en masse parmi les vagues. Elles coulent, elles nagent, elles coulent. Une multitude sombre, mais une multitude plus nombreuse encore se jette à l'eau. Et on utilise les corps des autres comme des radeaux, comme des bouées de sauvetage, comme des morceaux de bateau à la dérive. Coule, coule, nage, nage. Une multitude sombre dans les flots et tant d'autres couleront encore, mais une première petite bête touchera bientôt la rive, atteindra l'îlot. Et la première sera suivie d'autres. Une multitude a sombré, mais une multitude atteindra sa destination. Elles sont légion les petites bêtes qui montent sur l'îlot. Elles chatouillent les pieds de Vonsalkid, alors que l'îlot, encore, s'effrite. Bientôt, il n'y aura plus même de place pour ses deux pieds. Il est comme une statue qui va tomber de

son socle et que les petites bêtes recouvrent avant sa chute. Il est de pierre, mais sur cette pierre, elles grouillent, les petites bêtes qui montent. Ses jambes deviennent noires de leur multitude. Elles bruissent. Elles grincent. Elles chatouillent. Pourtant, lui, ne bouge pas. Il y a les petites bêtes qui montent, qui montent... Elles grimpent sur sa taille, sur ses côtes, sur son torse, sur ses épaules. Elles descendent sur ses bras, jusqu'au bout de ses doigts. Elles glissent leurs pattes sous ses ongles. Elles recouvrent son cou. Elles l'enserrent, les petites bêtes qui montent. Certaines, déjà, touchent ses oreilles, son nez, ses yeux. Il y a les petites bêtes qui montent, qui montent... Elles cherchent des orifices. Elles grouillent sur la chair pétrifiée.

Une vague de trop frappe l'îlot. Elle le mange. Elle l'avale. Elle l'engouffre. Vonsalkid tombe à la mer, coule avec son îlot et, avec lui, la multitude qui grouille sur sa peau.

Alors que Vonsalkid sombre vers les fonds marins, alors qu'il s'éloigne de la surface, il ne cherche plus à savoir s'il a déjà connu ce père, ce frère ou cette sœur, à savoir s'il a déjà vécu. Et les petites bêtes qui montent, qui grouillent, qui bruissent... il ne s'en soucie plus. Il ne les attend plus. Il n'appréhende plus leur venue. Elles se détachent de sa chair alors qu'il coule.

Sous l'eau, un cimetière de statues, certaines couvertes d'algues, d'autres à peine verdâtres. Vonsalkid se pose parmi elles, lentement, à même le sable. Des poissons nagent tout autour. Le soleil éclaire le fond marin. Seuls des îlots espacés et les passerelles les reliant ombragent l'endroit. Quelques-uns vivent peut-être encore à la surface, immobiles, ou en voie de l'être, respirant faiblement. Des petites bêtes les recouvriront bientôt. Vonsalkid, lui, ne bougera plus. Un coquillage se colle sur son front. Un poulpe frôle ses jambes. Des algues verdiront bientôt sa peau grise de pierre.



Véronique Bessens